De l'asepsie...
ou un siècle avant Semmelweis *

par le docteur Joseph RECHTMAN

Avec la fin des guerres de Religion, un certain nombre de pays européens s'organisent ; ainsi la Hollande, avec l'école médicale de Leyde, supplante en étudiants étrangers, surtout d'origine anglaise, l'Université catholique italienne de Padoue qui passe de 47 étudiants pour la période 1650-1699 à 1 pour la période 1750-1800 (les protestants ne sont admis que comme auditeurs). L'école de Leyde comprend respectivement pour les mêmes périodes, 88 étudiants de 1650 à 1699 et seulement 54 entre 1750 et 1800.

L'accession au trône d'Angleterre du prince protestant Guillaume d'Orange met fin à la dynastie catholique des Stuart et l'Acte d'Union de 1707 réunit les royaumes d'Ecosse et d'Angleterre. De nombreux étudiants d'Edimbourg sont diplômés de Leyde, et c'est la formidable éclosion de l'école de médecine d'Edimbourg entre 1750 et 1800, avec 120 étudiants étrangers.

De nombreux étudiants écossais se destinent à la théologie, d'où leurs connaissances de l'Ancien Testament, et se retrouvent étudiants en médecine imprégnés des règles d'hygiène des Hébreux.

Si, à travers les siècles, on rencontre quelques lueurs sur la contagion, c'est à Hippocrate qu'appartient le terme « miasme » : « L'air entre dans le corps... souillé de miasmes morbifiques. »

Les médecins du Moyen Age connaissent et redoutent la contagion, mais il faut attendre Fracastor (1483-1553) et ses études sur la syphilis pour comprendre comment s'exerce la contagion. C'est Loeuwenhoek qui découvre la présence de bactéries sur le tartre dentaire, en 1674 ; il les dessine : c'est ce que les odontologistes nomment aujourd'hui la plaque bactérienne den-

---

* Communication présentée à la séance du 26 janvier 1980 de la Société française d'histoire de la médecine.

taire. Il observe qu'il y a plus d'animalcules vivants sur le magma d'une dent que d'hommes dans tout le royaume de Hollande.

L'abbé italien Spallanzani (1729-1799), de l'Université de Padoue, démontre scientifiquement qu'il existe des germes préexistants dans l'air et non de la génération spontanée.

Enfin, le docteur écossais William Buchan (1729-1805), dans sa première édition de « Médecine domestique » de 1769, dit que « presque toutes les maladies sont contagieuses, et dans les campagnes les maladies se communiquent par ceux qui fréquentent les malades (médecins, domestiques...). On voit souvent ces gens gagner des fièvres qu'ils communiquent à d'autres jusqu'à ce qu'à la fin elles deviennent épidémiques ». Le Dr Buchan indique ses sources : « Le Législateur des Juifs, entre toutes ses lois sages pour veiller à la conservation de la santé, a eu une attention particulière à tout ce qui pouvait contribuer à éloigner la contagion ou la souillure, en empêchant d'approcher soit un malade, soit un mort. Si quelqu'un avait touché un malade ou un corps mort, il fallait qu'il allât se laver et qu'il se dispensât, pendant quelque temps, de se présenter dans la société. La contagion est également transmise par les habits ; donc, ne pas les porter sans qu'ils soient lavés et désinfectés. »

En Orient, où ces règles ne sont pas respectées, on assiste à des retours fréquents de peste dont vont souffrir les troupes de Bonaparte et de Kléber.

On avait observé le manque d'hygiène dans les hôpitaux (draps de lit non changés), dans les prisons, dans les chambres mortuaires (nombreuses personnes dans la chambre du mort), nécessité d'enterrements rapides : « Ce sont des magasins de miasmes contagieux qui pénètrent partout avec l'air qui en est le véhicule. »

C'est au siècle des Lumières que le nombre de recueils de « règles de vie » atteint un chiffre record : en 1808, Sir John Sinclair en dénombre 1 878 dont 312 en anglais. La « Médecine domestique » de Buchan est sans rivale : plus de 20 éditions, près de 100 000 exemplaires rien qu'en Angleterre, 5 éditions de 5 volumes en français, d'autres en allemand, flamand, portugais, espagnol, italien, russe, de nombreuses éditions en Amérique du Nord jusqu'en 1913, au Brésil, ainsi que de très nombreuses contrefaçons.

Dès 1769, le Dr Buchan écrit :

« On doit croire que la contagion est souvent transportée d'un lieu en un autre, par le peu de soin que les médecins ont d'eux-mêmes. Plusieurs médecins affectent ordinairement de rester auprès du lit du malade, et de lui tenir la main pendant un temps considérable. Si le malade a la petite vérole, ou toute autre maladie contagieuse, il n'est pas douteux que les mains du médecin, ses habits, etc., ne soient imprégnés des *miasmes de la contagion ;* et s'il va sur le champ visiter un autre malade, ce qui lui arrive très souvent, *sans s'être lavé les mains,* sans avoir changé d'habits ou sans s'être exposé au grand air, est-il étonnant qu'il porte la maladie partout avec lui ? Les médecins, non seulement exposent les malades, mais ils s'ex-

posent eux-mêmes par cette négligence : aussi très souvent en sont-ils les victimes. »

Pour Buchan, il ne s'agit pas d'appliquer ces règles élémentaires d'hygiène à la seule fièvre puerpérale qui est singulièrement aggravée en milieu hospitalier au XIXe siècle par la réforme des études médicales devenues anatomo-cliniques, où les étudiants passent sans aucune précaution de la dissection à l'examen clinique des femmes en couches et provoquent une mortalité effrayante ; mais à tout acte médical quel qu'il soit, Buchan demande de se laver les mains, de changer de vêtements et une aération au grand air entre chaque visite de malade, ce qui est loin d'être acquis encore en 1980.

Malgré tout, entre le Dr Buchan (1729-1805) et le Dr Philippe Semmelweis (1818-1865) existe une similitude familiale, petite bourgeoisie, l'une campagnarde, l'autre citadine.

L'un et l'autre partent pour entreprendre d'autres études que la médecine. Pour Buchan, la théologie ; pour Semmelweis, le droit, et découvrant tous deux leur vocation médicale à l'Université, au contact des maîtres qu'ils côtoient.

Buchan, Ecossais optimiste, sûr de lui, diffuse ses idées, trouve des disciples traducteurs qui en font un « best-seller » de la fin du XVIIIe siècle ; bien que publiée au moins jusqu'en 1865, sa « Médecine domestique » ne pénètre guère la médecine officielle du XIXe siècle, pas plus que l'usage courant des chirurgiens du XVIIIe siècle de se laver les mains, comme nous le rappelait ici même le Dr J.-F. Lemaire.

Il est très difficile pour Buchan de définir l'infection au XVIIIe siècle, sans microscope et sans Pasteur. C'est la raison pour laquelle il utilise « Miasmes de la contagion », c'est-à-dire le transfert par contact de certaines maladies d'un être humain à un autre être humain par l'intermédiaire du médecin, lui-même contaminé.

Non content d'améliorer l'hygiène individuelle pour combattre la mortalité infantile, la contagion, Buchan considère la propreté comme l'un des éléments essentiels à la protection de la santé publique, tant dans les villes que dans les campagnes.

Ces propositions sont audacieuses : « La propreté est le respect de soi et de la Société dans laquelle on vit. »

a) A titre individuel :
- changement de linge tous les jours après nettoyage de la peau, là où l'eau ne manque pas ;
- éviter les gens malpropres.

b) A titre collectif :
- nettoyage des ordures ménagères des rues des villes ;
- suppression des abattoirs artisanaux dans les villes ;
- fierté touristique de la propreté des grandes villes ;

— élargissement des rues pour une libre circulation d'air ;

— généralisation de l'eau potable.

Il s'agissait de passer de l'hygiène individuelle à la protection de la santé publique. Peu à peu, le souci de la santé des individus s'étendit à des groupes plus ou moins restreints et finalement à l'ensemble de la population.

Buchan préconise également la propreté et des ventilateurs dans les hôpitaux, sources d'épidémies, un département par médecin des hôpitaux, la mise en quarantaine pour les voyageurs venant de l'étranger.

Le Dr Delaby nous signale un article du *Journal de la médecine*, du Dr A. Soubiran : l'ébullition des eaux de boisson chez les Egyptiens, méthode déjà utilisée sous Cyrus, roi des Perses trois cents ans auparavant. Mais c'est plus une méthode d'hygiène que d'asepsie.

Ceux qui ſoignent une perſonne attaquée de Maladie *contagieuſe*, courent de grands riſques. Ils doivent s'emplir le nez de tabac, ou de toute autre plante odorante très-forte : telles ſont la *rue*, la *tanaiſie*, &c. Ils doivent tenir les malades très-propres, & arroſer la chambre où ils couchent avec du *vinaigre*, ou tout autre *acide* fort. Ils doivent éviter, autant que faire ſe pourra, de reſpirer l'*air* qui ſort de la *poitrine* du malade. Les Gardes & les Médecins, ne doivent jamais aller dans le monde, ſans avoir changé d'habits ; ſans s'être lavé les mains, &c. : autrement ſi la Maladie eſt *contagieuſe*, ils la répandront indubitablement par-tout où ils iront (*b*).

Maniere dont doivent ſe comporter ceux qui ſoignent les malades, pour ſe préſerver de la contagion & ne pas la répandre.

Quelque légeres que puiſſent paroître toutes ces réflexions à des perſonnes inconſidérées, nous ne craindrons pas de dire qu'une ſcrupuleuſe attention, ſur tout ce qui peut répandre la *contagion*, eſt d'une grande importance pour prévenir les Maladies. Il y a beaucoup de Maladies qui ſont *conta-*

(*b*) On doit croire que la *contagion* eſt ſouvent tranſportée d'un lieu en un autre, par le peu de ſoin que les Médecins ont d'eux-mêmes. Pluſieurs Médecins affectent ordinairement de reſter auprès du lit du malade, & de lui tenir la main pendant un temps conſidérable. Si le malade a la *petite vérole*, ou toute autre Maladie *contagieuſe*, il n'eſt pas douteux que les mains du Médecin, ſes habits, &c., ne ſoient imprégnés des *miaſmes* de la *contagion* ; & s'il va ſur le champ viſiter un autre malade, ce qui lui arrive très-ſouvent, ſans s'être lavé les mains ; ſans avoir changé d'habits, ou ſans s'être expoſé au grand *air*, eſt-il étonnant qu'il porte la Maladie par-tout avec lui ? Les Médecins, non-ſeulement expoſent les malades, mais encore ils s'expoſent eux-mêmes par cette négligence : auſſi très-ſouvent en ſont-ils les victimes. (Voyez pag. 209, noté *b* de ce Vol.)

La contagion eſt ſouvent répandue, par le peu de ſoin que les Médecins ont d'eux-mêmes.

(page 273 de « Médecine domestique », seconde édition, traduction du Dr J.-P. Duplanil, 1780).

BIBLIOGRAPHIE

1926 : Paul de KRUIF. — « Microbe Hunters », Harcourt Brace & C°, New York.

1927 : Dr H. BEGUE. — « Asepsie médicale : Rôle de l'habillement, son histoire, son évolution », Paris, Jouve, 1927.

1928 : *Presse médicale.* — « Aperçu historique de l'antisepsie et de l'asepsie », n°s 69-71-73, août/septembre 1928.

1933 : Paul de KRUIF. — « Men Against Death ». Edit. Jonathan Cape, London et Semmelweis.

1936 : « L'asepsie. Les grands événements médicaux », par le Dr J. GATELIER. *Anniversaires,* n° 6, 23 nov. 1936, Paris.

1943 : Jean ROSTAND. — « La genèse de la vie ». Hachette, Paris.

1944 : R. LERICHE. — « Chirurgie à l'ordre de la vie ». Edit. O. Zeluck. *La Presse française et étrangère.* Paris, Aix-les-Bains.

1949 : Maurice TERRILLON. — « L'asepsie », Paris. (Etude documentaire et bibliographique sur l'asepsie chirurgicale.)

1955 : W. Von DRIGALSKI et Fernand LOT. — « L'homme contre les microbes ». Ed. Plon, Paris.

1965 : « Prophylaxie de l'hospitalisme : Conseils pratiques », du Dr Hans REBER, Bâle (Suisse). *Doc. Geigy.*

1966 : Joël de ROSNAY. — « Les origines de la vie ». Editions du Seuil, Paris.

1976 : R. VILAIN. — « Le pansement, microclimat thérapeutique ». J.-B. Baillière, Paris, 1976.

1977 : *Cahiers Céline* n° 3 : Gallimard, Paris. — « Semmelweis et autres écrits médicaux ».

Médecine praticienne Magazine supplément n° 13. — « Le Dr Semmelweis découvre l'asepsie, 1847 ».

1979 : J. RECHTMAN. — « L'asepsie et son histoire ». *Revue française d'histoire de l'art dentaire,* n° 5-6, sept.-déc.